

Quand la petite histoire se mêle de raconter le monde

Michelle Deshaies

Number 21, April–May 1982

La culture des femmes

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43765ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Deshaies, M. (1982). Quand la petite histoire se mêle de raconter le monde. *Liaison*, (21), 17–18.



Quand la petite histoire se mêle de raconter le monde

Par Michelle Deshaies

En commençant ce texte, je me sens inquiète, un peu comme si je marchais sur des oeufs laissés pour compte sur le sol d'une terre inconnue. Depuis deux ans, d'autres Ontariennes ont écrit, parlé de ce que je vais aussi écrire et discuter.

Jusqu'à maintenant, je n'arrivais pas à sentir ce qu'elles disaient. Je pouvais bien ne pas comprendre, aussi prise que j'étais dans les "affaires franco-ontariennes": la parole des Ontariennes peut ne jamais ressembler au discours franco-ontarien. Elle discute de ce que le mouvement minoritaire franco-ontarien ne discute pas. Elle se préoccupe, sans rancunes, de questions plus universelles et plus globales que ce dont l'analyse étroite et parcellaire de l'oppression des Franco-ontariens se soucie.

Il y a déjà une parole des Ontariennes qui commence à dire ce que nous n'avions pas eu le temps d'envisager. Nous étions occupées à faire tant de choses. Je sais que certaines l'étaient à élever des enfants; d'autres à les éduquer; d'autres à les soigner; d'autres à les écouter; d'autres à prier pour eux; d'autres à les animer; d'autres à les nourrir; d'autres à les divertir; d'autres à les organiser; d'autres à les appuyer; d'autres à les attendre; et tant d'autres.

Donner. Donner. Donner tout le temps. C'est le principe de base du système de comptabilité de nos sociétés. C'est une double comptabilité dont l'une est clandestine et aux frais de l'énergie et des capacités des femmes. Il y a le chiffre d'affaire public et le chiffre d'affaire privé. Entre les deux, il n'y a pas de relation. Il y a le Grand Livre et le petit livre.

Il y a la Grande Histoire et la petite histoire. Il y a les Grands Hommes et les bonnes femmes. Il y a les Grands Ménages et les petits ménages. Et il y en a tant d'autres.

Dans le Grand Livre, il y a toujours de grosses entrées. C'est bien normal que dans ce système-là, on ne retrouve que de rares entrées non détaillées de ce que toutes les Ontariennes ont donné.(1). Au sujet des Ontariennes, tout y est inscrit en rouge, en dette, en trou, en blancs de mémoire, en dehors de nous-mêmes, en cachette, en confidences discrètes déguisées par un verbiage éclatant et aveuglant.

Il faut toujours tenir la comptabilité de façon précise et assidue sans quoi, on se mêle, on ne balance plus, on est déséquilibrée. C'est dans ce sens-là que le petit livre prend de l'importance et devient absolument

nécessaire. Ce sont les besoins et la nécessité qui guident vers l'invention. Le petit livre, c'est le recueil de ce que l'Ontarioise est. C'est le livre d'elle-même, pour elle-même et par elle-même. Il serait beaucoup trop long d'attendre que ce qui nous appartient nous soit offert par d'autres. C'est là aussi qu'est l'invention. Est-ce que les Ontariennes seraient en train de se donner toutes sortes de moyens pour s'organiser et s'offrir à elles-mêmes ce qui leur fait du bien, témoigne de leur existence et leur revient? L'histoire de la comptabilité du petit livre ne commence nulle part. Elle part de donner et de recevoir et heureusement, ces mots-là n'ont pas de définition précise et heureusement ces mots-là peuvent vouloir tout dire. Ils sont eux aussi à inventer.

Ces temps-ci, j'apprends que les femmes ont découvert l'agriculture (étrange...je n'ai jamais pensé que c'était une découverte). J'apprends aussi que "les religions féminines de l'Antiquité n'étaient pas que des religions de fertilité, de fécondité, mais de grandes religions dont l'objet était la réalisation de soi"; que "nous devons inventer une nouvelle civilisation. Et nous ne pourrions le faire qu'à partir de valeurs féminines"; et qu'enfin, "il s'agit de se redéfinir collectivement et individuellement en fonction des valeurs qui découlent du principe féminin".(2).

Jusqu'à maintenant, mes préoccupations allaient beaucoup plus du côté du prochain président de l'ACFO et de toutes considérations connexes. Les 13-14-15 novembre dernier, je suis allée à Halifax au congrès de l'Institut canadien de recherches pour l'avancement de la femme (ICRAF).



À part le Colloque des Ontariennes de l'est '81, je n'avais jamais assisté à une rencontre organisée par des femmes et pour des femmes désireuses de discuter des questions qui touchent tous les aspects de la vie des femmes. Le thème du congrès était la culture féministe. Cette dernière m'a été présentée comme étant une culture politique en mouvement, pleine d'espoir et profondément concernée par l'avenir. Un exemple très simple mais tout à fait frappant c'est la question des procédures d'assemblée. La réalité et la capacité d'invention des

femmes réunies à Halifax me sont alors apparues comme étant toutes autres de ce que j'avais imaginé. Je me suis revue avec d'autres personnes, femmes et hommes dites progressistes, essayant de prendre part aux décisions qui nous préoccupent en tant que membres de la communauté franco-ontarienne. Le droit de vote est souvent contesté et les spécialistes de la procédure sont toujours à la recherche de moyens pour empêcher que les discussions de fond sur des questions aient lieu et que les votes soient à l'image de ce

que des personnes averties désirent. Habitée à ce genre de chicanes épuisantes, j'ai été surprise de voir combien l'attitude des représentantes et des membres de l'ICRAF était différente et comment les décisions à prendre n'étaient pas vues comme étant des actes auxquels la participation devait être limitée. Lors de l'Assemblée plénière, une femme voulait savoir qui avait le droit de vote, ce à quoi la présidente d'assemblée a répondu: "Si tu sens que la question te concerne, vote!"

Cet incident m'a fait réfléchir sur la culture féministe. Je l'ai vue comme étant une entreprise commune importante, voire vitale où la nécessité de déterminer des objectifs clairs et réels ainsi que la création des moyens nécessaires pour y arriver, laissent toute la place à la capacité d'invention de chacune. Je n'ai pas senti de limites aux possibilités de la culture féministe sauf peut-être celles que peuvent apporter et installer l'idée que cette analyse et cette culture sont en elles-mêmes, L'Analyse et LA Vérité.

On assiste actuellement en Ontario à une multiplication publique du travail des femmes. Bien peu se résolvent à nommer cet état de fait "féminisme", par contre ce n'est plus d'abord et seulement en tant que franco-ontariennes mais en tant que femmes qu'elles se manifestent.

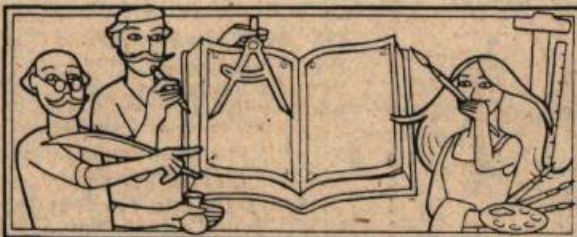
1. Chiffrer nos dons, c'est une tentative que quelqu'une devrait entreprendre. Ça nous ferait du bien de connaître la valeur économique de notre travail familial, institutionnel, communautaire. Par exemple, c'est tout un choc de réaliser qu'à l'échelle mondiale, les femmes reçoivent le dixième du revenu alors qu'elles accomplissent les deux tiers du travail. Qu'en est-il de la situation des Ontariennes?

2. Languirand, J., **Mater Matera**, Éditions Minos, Montréal. ★

Mettez-vous à l'affiche

Le Comité spécial pour un Festival des arts d'Ottawa, en collaboration avec la section des arts de la Direction des loisirs de la Ville d'Ottawa, est heureux d'annoncer un programme de promotion des activités artistiques sur les arts à Ottawa en octobre 1982.

Composez le 563-3390 pour de plus amples renseignements.



LES ILLUSTRATEURS

C.P. 1215, Rockland, Ont. K0A 3A0 Tél. 613-446-5431
36 Bourget, Hull, P.Q. J9A 1S1 Tél. 819-770-8512

Cinesources

services audio-visuels

45, rue Rideau, pièce 405,
C.P. 170, succ. B,
Ottawa, Ont. K1P 6C3
Tél. 613-232-6580